

Y a-t-il encore des intellectuels de gauche ?

Par [Nicolas Truong](#)

LE MONDE | 15.10.2015 à 14h56 • Mis à jour le 15.10.2015 à 15h01 |

Mais où sont-ils passés ? Que sont-ils donc devenus ? Pourquoi ne les a-t-on pas entendus ? Telles sont les questions que se sont posées ceux que le débat suscité par les prises de positions de Michel Onfray sur les « migrants » a sidérés. Tous ceux qui furent consternés de voir une partie de l'intelligentsia française rallier les « crispations » de la société française au sujet des réfugiés. Mais encore davantage étonnés par le vide abyssal d'une gauche intellectuelle qui semblait à nouveau timorée, recluse ou silencieuse.

Réalité ou illusion ? Problème de focale et de perception. Bien sûr, il y a le miroir grossissant de la télévision et la réduction du débat public à des matchs de catch médiatiques (*Le Monde*, 20-21 septembre). D'ailleurs, le fait que le meeting de la mutualité du 20 octobre, intitulé « Peut-on encore débattre en France ? », initialement organisé en soutien à Michel Onfray, soit au final – et faute de participants (Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner ont notamment décliné) – amplement composé d'éditorialistes, marque ce signe des temps. Mais le malaise est patent.

Depuis l'effacement de la figure de « l'intellectuel prophétique » (universaliste et hugolien), la rareté de « l'intellectuel critique » (en guerre contre l'ordre établi), le déclin de « l'intellectuel spécifique » (qui intervient dans la cité à partir de ses domaines de recherches), sans compter les difficultés d'élaboration d'un « intellectuel collectif » percutant, c'est-à-dire une réelle mise en commun des savoirs engagés, la gauche intellectuelle semble à la peine.

Image d'Epinal

Sans oublier la question du charisme et de l'incarnation. Le souvenir de Pierre Bourdieu soutenant la grève des cheminots à la gare de Lyon, en décembre 1995, contre « *la destruction d'une civilisation* », est devenu une image d'Epinal, presque un chromo. D'où une certaine nostalgie qui a même gagné les milieux les plus radicaux.

Le miroir est cependant déformant. Il omet tout un pan d'un travail intellectuel foisonnant. Du côté des plus anciens, le républicanisme est encore bien présent (avec Régis Debray et sa revue *Médium*), tout comme l'idée de révolution (Alain Badiou) ou celle de « politique de civilisation » (Edgar Morin). La critique sociale est encore vive, avec notamment Etienne Balibar, qui théorise le concept de « *l'égaliberté* », Miguel Abensour, qui ravive le « *nouvel esprit utopique* », ou Jacques Rancière, qui poursuit sa réflexion esthétique et politique sur « *le partage du sensible* ».

Contrairement à une idée reçue, Marx n'est pas mort non plus. Ainsi, le philosophe Pierre Dardot et le sociologue Christian Laval syncrétisent les nouvelles interprétations du marxisme et pensent ces nouvelles luttes qui s'organisent autour des « communs » contre les nouvelles formes d'appropriation privée et étatique des biens publics, de l'informatique aux ressources naturelles, de la mutualisation de l'eau à la préservation des données

personnelles (*Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, La Découverte, 2014).

Parce que « *la gauche ne peut pas mourir* », écrit-il dans *Le Monde diplomatique* (septembre 2014), le philosophe Frédéric Lordon articule son analyse marxiste des crises du capitalisme financier à une « *économie politique spinoziste* » (*Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*, La Fabrique, 214 pages, 12 euros).

« **histoire-monde** »

Les collectifs bougent encore. Exemple parmi mille autres : au sein de leur association, Ars industrialis, Bernard Stiegler et Marc Crépon élaborent « *une politique industrielle de l'esprit* » afin de contrer ces techniques de contrôle qui, de la publicité à certains jeux vidéo, prennent le pouvoir sur nos désirs et sur nos vies. *Esprit, Lignes, Vacarme, Regards, Mouvement et alii* : les revues sont également nombreuses.

Les institutions n'abritent pas que la pensée conservatrice et ses ténors, loin de là. Au Collège de France, Patrick Boucheron défend une « *histoire-monde* » contre la prééminence du récit national et n'hésite pas à soutenir que « *la recherche de l'identité est contraire à l'idée même d'histoire* ». Depuis le Collège de France, toujours, Pierre Rosanvallon anime le site de « *La vie des idées* », sorte de « *coopérative intellectuelle* » qui recense ouvrages et débats internationaux, prolongée par « *La République des idées* », collection des éditions du Seuil qui publie aussi bien l'économiste Esther Duflo que le démographe Emmanuel Todd.

A l'École polytechnique, le philosophe Michaël Foessel – successeur d'Alain Finkielkraut à la chaire de philosophie – développe notamment sa « *critique de la raison apocalyptique* », loin du déclinisme dominant. A l'École des hautes études en sciences sociales, Luc Boltanski – qui travaille actuellement sur la nouvelle « *classe patrimoniale* » – s'est notamment illustré par un texte d'intervention contre « *l'extension du domaine des droites* » (*Vers l'extrême*, avec Arnaud Esquerre, Editions Dehors, 2014).

Pas mort

Côté succès populaire, impossible de ne pas mentionner les sociologues des beaux quartiers, Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, qui, partout en France, expliquent « *pourquoi les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres* » à un peuple de gauche remonté contre le sarkozysme et déçu par le hollandisme. Ou bien encore à l'immense audience rencontrée par le livre de l'économiste Thomas Piketty sur les inégalités (*Le Capital au XXI^e siècle*, Seuil, 2013). La jeune garde n'est pas en reste : Sandra Laugier, Fabienne Brugère, Frédéric Gros, Yves Citton, Bernard Aspe, Quentin Meillassoux et tant d'autres dont il faudrait avoir le temps de détailler les travaux. En un mot, l'intellectuel de gauche n'est pas mort.

Mais d'où vient l'impression de malaise, alors ? D'une méconnaissance de cette richesse trop peu sollicitée. D'une réticence et d'un manque de curiosité. Mais aussi parfois d'un certain entre-soi – moins académique que social et idéologique – à l'intérieur de cercles où l'on ne s'adresse souvent qu'à un auditoire de convaincus. D'où encore ? De l'impression d'avoir perdu la partie face aux

néoconservateurs et à leur hégémonie. De la crainte de certains intellectuels multiculturalistes d'aborder les questions qui fâchent – par souci de ne pas « stigmatiser » les minorités –, qui a contribué à renforcer l'idée que les intellectuels de gauche pratiqueraient un « déni de réalité ». D'un déficit de charisme et d'aura parfois. D'un sentiment que le clivage droite-gauche est dépassé face aux enjeux culturels et civilisationnels.

D'où l'idée de donner la parole à Danièle Sallenave, Marc Crépon, Stéphane Beaud et Gérard Mauger. Parole à la défense, en quelque sorte. Histoire à nouveau de vérifier que, en idéologie comme en stratégie, la meilleure défense, c'est l'attaque.

A lire sur le sujet:

- [Face à l'hégémonie droitière, retrouvons les valeurs de progrès !](#), par **Marc Crépon**, directeur du département de philosophie de l'École normale supérieure. Face au silence assourdissant des penseurs de gauche, il est temps de raviver les valeurs progressistes que les polémistes droitières ne cessent de détourner. Il n'est ni honteux ni ringard de soutenir les déshérités.

- [Les sciences sociales ne sont pas silencieuses](#), par **Stéphane Beaud**, professeur à l'université Paris-Ouest-Nanterre-La-Défense, et **Gérard Mauger**, directeur de recherche émérite au CNRS. L'omniprésence médiatique de certains essayistes ne signifie pas que les universitaires restent se tiennent à l'écart du débat public. Les travaux ne manquent pas sur les thèmes qui agitent notre époque. Mais ils ne sauraient se résumer à des formules pour shows télévisés.

- [Contre les dangereux prophètes du pire, une France résolue cherche à changer le présent](#), par **Danièle Sallenave**, écrivaine et membre de l'Académie française. Loin des apôtres du « tout fout le camp », une partie de la société française cherche, sans naïveté ni ringardise, à inventer l'avenir.

Face à l'hégémonie droitière, retrouvons les valeurs de progrès !

Par Marc Crépon (Directeur du département de philosophie de l'École normale supérieure)

LE MONDE | 15.10.2015

Il n'est désormais plus possible d'ignorer l'omniprésence envahissante des intellectuels de droite, avec leurs fantasmes identitaires, sécuritaires, leur obsession du déclin et leur goût apeuré de la « catastrophe » annoncée. Ils envahissent l'espace public. On ne voit qu'eux.

Est-ce à dire que les intellectuels de gauche se sont effacés du paysage, qu'ils se sont tous reniés ou qu'ils ont déserté ce qui, pendant des décennies, cimentait les idéaux, les convictions et les engagements de ce qu'on appelait encore le « peuple de gauche » ? Les questions pourtant n'ont pas disparu.

L'actualité terrible de ces derniers mois rappelle plus que jamais l'urgence de raviver les valeurs d'égalité, de fraternité et de solidarité constitutives de leur histoire. Leur absence, leur silence sont donc assourdissants. Est-ce le signe

d'une rupture qui renverrait aux oubliettes de l'histoire tous ceux qui se réclament encore de ces « valeurs » pour résister à l'invasion médiatique des thématiques, des provocations sémantiques de l'extrême droite et de ceux et celles qui braconnent sans vergogne sur ses terres empoisonnées ?

Etre de « gauche » aujourd'hui – non pas de cette gauche de gouvernement qui n'a que faire de cet héritage, mais de cette gauche qui garde la conscience aiguë des luttes qui lui importent et des affrontements qui font son identité –, cela fait-il de celui qui le confesse un fossile ou un dinosaure ?

Comme le rappelait Péguy

Ces questions sont le signe d'une crise qui a deux raisons majeures. La première est que les intellectuels de gauche, après la victoire historique de 1981, ont déserté le terrain idéologique, comme si la partie était définitivement gagnée. Ils ont manqué de vigilance, minimisant ce vieux fond raciste, xénophobe, sécuritaire, haineux et revanchard qui continuait (qui ne cesse jamais) de fermenter dans la société. Ils n'ont pas fourbi leurs armes pour s'opposer à cette rhétorique nauséabonde d'une « identité » régressive qui impose sa loi.

La seconde est que, comme le rappelait Péguy aux socialistes de son temps, avant la première guerre mondiale, une politique, quelle qu'elle soit, ne saurait rassembler, unir, fédérer ceux et celles qui sont appelés à la soutenir, si elle ne s'appuie pas sur un socle de croyances qu'elle prend soin d'entretenir. A défaut de le garder vivant, elle laisse une place vide. Or la politique a horreur de ce vide qui se trouvera toujours quelque aventurière pour l'occuper. C'est ce qui nous arrive aujourd'hui ! C'est ce qui nous menace !

Les mots, les valeurs, les idées qui cimentaient ce « peuple » – tout ce qui témoignait d'une attention soutenue aux déshérités, aux démunis, aux laissés-pour-compte et qui constituait pour eux tant bien que mal un principe d'espérance –, grâce à la voix de ces « intellectuels », ont cessé de s'imposer comme le socle d'une croyance indéterminable. Ils l'ont cessé d'autant plus que les politiques dites « de gauche » s'en sont détournées. Jamais, au demeurant, le sentiment d'une trahison n'a été aussi fort que ces dernières années. Plus personne ne s'y retrouve.

Mais il est impossible d'en rester là ! On pourra dire tout ce qu'on veut de l'évocation « nostalgique » de ce peuple de gauche et de ses intellectuels, il n'en demeure pas moins que sa présence forte sur la scène politique, ses interventions, ses coups de gueule étaient un facteur d'équilibre et qu'ils constituaient un rempart. Lorsque le Front national atteint des scores qu'on n'aurait jamais imaginés au temps où la voix des intellectuels de gauche savait encore porter, il apparaît urgent qu'elle sache à nouveau se faire entendre et qu'on lui en donne les moyens.

Marc Crépon est l'auteur de *La gauche, c'est quand ?* (Editions des Equateurs, 140 pages, 12 euros).

Contre les dangereux prophètes du pire, une France résolue cherche à changer le présent

Par Danièle Sallenave (Ecrivain et membre de l'Académie française)

LE MONDE | 15.10.2015

Dans *Jeunesse*, poème de 1937, Paul Vaillant-Couturier, l'un des fondateurs à Tours en 1920 du Parti communiste, écrivait : « *Nous sommes la jeunesse ardente/Qui vient escalader le ciel/Dans un cortège fraternel/Unissons nos mains frémissantes/Sachons protéger notre pain/Nous bâtirons un lendemain qui chante.* »

Aujourd'hui, l'idée qu'on puisse vouloir escalader le ciel fait plutôt ricaner quand elle ne révolte pas. Les lendemains qui chantent rappellent de mauvais souvenirs, ayant servi de prétexte et de couverture à l'une des pires oppressions que l'histoire ait connues, le communisme stalinien. Dans feu l'Union soviétique, la « *splendide promesse faite au Tiers- Etat* » (Mandelstam) avait été vite oubliée, ou cyniquement trahie.

Mais aujourd'hui, par un retournement prodigieux, le nouveau refrain à la mode est plutôt celui de Damia, repris par Edith Piaf : « *Cramponnez-vous, tout fout l'camp !* »

L'éloge de la veille a remplacé celui du « grand soir ». Il est décliné aujourd'hui à l'envi, dans les grands shows télévisés qui ont éclipsé les lieux silencieux de la pensée studieuse : nous vivons un choc de civilisations où la France se délite, perd son identité, et va se dissoudre dans le grand rien, après avoir rêvé du grand tout. Bientôt nous serons « remplacés » par les barbares qui se massent à nos frontières... Tout était mieux avant, tout va mal, et ce sera encore pire demain ; l'apocalypse se prépare, autrefois nucléaire, aujourd'hui civilisationnelle.

Les prophètes du pire

Trucage éhonté, qui réécrit le passé et insulte l'avenir. Oubliés, ces temps où les femmes n'avaient pas le droit de vote, où l'avortement, l'adultère et l'homosexualité étaient des crimes ; où on n'avait pas inventé la pénicilline ni aboli la peine de mort. Où Marcel Pagnol pouvait, sans que la sympathie pour son personnage en fût diminuée, faire dire à Marius qu'importunait un marchand de tapis : « *On t'a déjà dit non, sale bicot.* »

Sous le nom de lucidité, ce que nous vendent ces impudents prophètes du pire, c'est de la peur, qui est la passion la plus triste et la plus dangereuse. Décrire l'apocalypse future, c'est déjà la faire exister, et peut-être même en désirer secrètement l'avènement. Or l'avenir doit demeurer pour les vivants un lieu habitable, dans lequel leurs actions pourront s'incarner et porter leurs fruits.

Exalter des lendemains qui chantent ou pleurer des hiers lumineux, c'est la même chose : un mépris du présent et de l'action. Agir ? Nos prophètes du pire n'en ont pas le temps : ils sont trop occupés à battre les tréteaux. La vision du désastre à venir ne profite qu'à ceux qui en exploitent le filon publicitaire. Elle

ignore ou paralyse totalement les ressources d'énergie d'une France qu'ils ne prennent pas la peine de comprendre ni même d'observer.

Oui, l'impitoyable logique du profit est partout à l'œuvre, broyant chaque jour un nombre croissant de nos concitoyens. Oui, notre jeunesse est menacée par la cupidité des marchands de fringues et de jeux vidéo. Oui, l'école semble avoir oublié que seule une instruction forte fait des citoyens autonomes et responsables. Oui, le populisme guette et toute une part de notre population peine à trouver ses repères dans un monde qui bouscule et met en rivalité les cultures, les identités, les religions.

Mais il y a aussi, partout, des formes de résistance, économiques, politiques, pratiques, d'une incroyable énergie. Celles des enseignants encore attachés aux exigences du savoir, malgré la tentation de livrer l'école aux aléas d'un libre-service de connaissances numérisées. Celles des maires, des élus régionaux, des associations soucieux de préserver un tissu social dangereusement fragilisé. Celles des artisans, des exploitants agricoles, des petits patrons fidèles aux valeurs de leur profession et de leur terroir, et à leur transmission.

Bisounours béats

Tous déploient des trésors d'ingéniosité pour trouver des solutions dans un monde où les anciennes certitudes vacillent. Ils sont fiers d'un patrimoine de villes, de paysages, qu'ils défendent et valorisent. Des villages meurent, d'autres se repeuplent, d'architectes, de vidéastes, d'informaticiens. Les banlieues ne sont pas peuplées uniquement de délinquants et de futurs djihadistes. On y rêve aussi d'un monde où on aurait toutes ses chances sur le marché du travail quand on s'appelle Mohamed et non Kévin ou Mathieu.

Dans maint endroit on nourrit l'espoir juste, et légitime, que le monde puisse changer et la vie s'améliorer. Dans maint endroit on se rassemble, on réfléchit, on invente, on écrit des livres, on en publie, on conjugue ses forces, on analyse les causes, on cherche des remèdes. Progressistes, va ! Vous n'avez pas honte ?

On ne peut qu'en être frappé si on circule un peu à travers une « province » qui ne mérite plus depuis longtemps ce nom un peu condescendant. Cette France-là n'est pas un peuple de Bisounours béats, attendant naïvement d'être colonisé par des envahisseurs. Ni non plus un ramassis de beaufs analphabètes, haineux et racistes. Elle va son chemin avec une résolution parfois anxieuse, mais toujours étrangère aux peurs artificielles d'une minorité hantée par la vision d'un déclin dont peut-être elle a le désir inavoué.

La seule formule qui puisse répondre aux inquiétudes que nous inspire la société contemporaine, ce n'est pas : « c'était mieux hier », ou « ce sera encore pire demain ». C'est, et ce doit être : « cela pourrait être mieux aujourd'hui ».

Danièle Sallenave a récemment publié *Le fond de l'air est frais* (éd. Descartes & Cie, 186 pages, 12 euros